

PRÉFACE



Nul mieux que Christian Prigent

La recherche d'un lien entre littérature et politique a dominé tout ce que je mets publiquement en pratique depuis quarante ans.

Christian Prigent, *Christian Prigent, quatre temps*

COMMENT COMMENCER, c'est-à-dire introduire ce livre attendu, nécessaire? Ainsi, peut-être : la politique est impossible, la littérature aussi. Variante inévitable d'une telle introduction, raide : la politique est maudite, la littérature aussi. Moyen de ne pas faire dans le détail, d'abord. Le détail n'intéresse pas pour commencer. Impossibles et maudites l'une comme l'autre, la politique et la littérature, rien ne fera jamais qu'*ensemble* elles puissent l'être, l'une comme l'autre, moins : impossible ni maudite. Il y a longtemps qu'un jeu se joue là, qu'à son tour chacun qui vient rejoue, sans pour autant lui trouver de solution.

La politique n'a certes rien fait, jamais, pour que la littérature et elle s'entendent, s'allient. À la littérature, la politique reproche une liberté qu'elle ne circonvient ni ne subordonne (à laquelle elle ne veut pas voir qu'elle doit beaucoup pourtant, sinon tout). À la politique, la littérature reproche de ne jamais se tenir à la hauteur qu'elle lui a une fois pour toutes montrée. Le malentendu est entier.

On s'est bien sûr toujours déchiré à ce sujet, faisant même, à une époque (récente), ou l'essayant, comme si la littérature pouvait n'être pas moins importante que la politique (ce qui suffit à « dater » précisément la littérature et la politique de *cette* époque, dont on est loin maintenant). Pas n'importe quelle époque : celle du communisme ; pas n'importe lequel, du communisme en majesté, le seul à s'être représenté – à en avoir eu le temps – qu'il ne l'emporterait pas si la littérature ne l'aidait pas à l'emporter (pas si majestueux, par le fait). Étrange idée, si l'on y songe. Étrange idée *de prime abord*, parce que, juste, en réalité, du point de vue des époques qui avaient précédé. Le temps était à l'homme nouveau, à l'homme nouveau *communiste* (précision nécessaire, parce que le fascisme n'avait pas moins voulu que l'homme de son époque fût nouveau aussi, à sa façon, à sa façon fasciste) : et si le plan quinquennal pouvait certes suffire à faire que les modes de la production communiste fussent nouveaux, et différents du mode de production capitaliste, la littérature seule pouvait faire que l'homme du plan quinquennal le fût aussi, nouveau, et du tout au tout, je veux dire : de l'homme nouveau fasciste et de l'homme nouveau capitaliste. On ne l'a pas assez dit : l'électricité et la machine à vapeur n'y auraient rien pu. Il y fallait encore l'homme qui allât avec – la littérature y pourvoirait.

Vieille histoire, maintenant, mais connue de qui encore ? De personne ou presque, à moins d'en voir connu-vécu l'époque, même adolescent, et l'avoir connue-vécue de près. Époque de l'engagement de tous en tout, de l'engagement de la littérature en outre, en tout, pour tous. Où il y avait, ce n'étaient pas nécessairement les mêmes, ceux qui étaient de part en part communistes ; ceux qui se voulaient communistes ; et ceux que le communisme intimidait et qui ne voulaient passer pour contre. Les autres ? Ils n'intéressent toujours pas, qui ne pouvaient qu'être de droite.

Pour autant, il y avait les œuvres aussi (leur résistance d'œuvres, faibles résistances, résistances quand même) qui ne se reconnaissent pas toutes, parfois en rien, dans cette différence ou dans cette opposition. Les œuvres dont ce n'est par nature pas l'affaire que la politique soit moins impossible ni moins maudite, mais dont c'est la leur que la littérature le soit plus. Parce que c'est ainsi, maudite, impossible, à la différence de la politique, que la littérature ne peut qu'être : libre.

Préface

Deux ou trois générations s'y sont déchirées, c'était inévitable.

Christian Prigent vient parmi l'une d'elles, tard. Exemplement aussi. Je veux dire : ce qui fait déjà de lui un exemple. Un exemple de sa littérature aussi, comme des questions qu'elle n'a pas cessé de (lui) poser. Peu savent mieux que lui ce qu'il en aura été – à ce point – de cette histoire, de ce qu'il en aura été d'avoir celle-ci pour histoire propre, et d'avoir prétendu faire de cette histoire qui lui était propre la sienne quand même, qui était en fait, pour commencer, celle de son père, de sa mère aussi bien : un tel mécompte, à la fin !

Il pourra dire, plus tard, il dira, comme revenu à lui (mais à quel « lui » ?) : citoyenneté, civisme, engagement, comme pour en sauver quelque chose (je n'ignore pas qu'il n'a jamais pensé les choses aussi simplement) – le mal était fait. Il lui fallait être libre, peu ont plus que lui voulu l'être, et le veulent encore ; pour autant, il aurait toujours ce poids au pied, qui menaçait de l'entraîner par le fond. Le vieux fond moral, ou puritain, de ce à quoi la littérature se devrait, selon la doxa du moment, quoique celle-ci ne cessât pas, pourtant, de se vouloir libre, la plus libre.

Libre politiquement, car c'est en des termes politiques que cela s'est dit aussi, vite (en termes d'époque, toujours d'époque) : gauchisme *versus* stalinisme. Libre littérairement ? Tout aura été beaucoup plus compliqué pour lui et ceux qui étaient avec lui (mais tous n'étaient pas avec lui à ce point, de ce point de vue – tous n'en héritaient pas d'aussi près). Pour les premiers, les staliniens, la révolution avait eu lieu, qu'il s'agissait de parachever. Pour les seconds, les gauchistes : il s'agissait qu'elle ait enfin et tout à fait lieu, parachevant l'ébauche, tragique, déjà manifestement tragique, que la stalinisation du bolchevisme en avait été. Aux yeux des « gauchistes » (je simplifie), la preuve en serait qu'elle aurait enfin tout à fait eu lieu que la littérature et la politique seraient les mêmes. J'exagère ? À peine. Illusion supplémentaire, illusion par excellence, soit, mais innocente celle-là, qui n'a éliminé personne, ni rien à la vérité – ou presque (qui a tout au plus, non pas fermé les yeux, mais pas su les ouvrir à temps). À politique nouvelle, homme nouveau, à homme nouveau, écrivain de même, antienne ancienne. À cette différence près que cet homme nouveau de l'homme nouveau ne chercherait pas « le réel » « dans ou avec la langue », mais, dit Prigent (et dirent d'autres avec

lui, après lui), « à travers » ou « contre » ou « sous » – surtout « sous », pour Prigent. Tout changerait dès lors de leur rapport, du rapport de la politique et de la littérature, lequel est en effet d'abord et avant tout un *rapport de/à langue*. Pour qu'un tel rapport se rétablisse, pour que son égalité de rapport du moins s'établisse, il n'aurait pas moins fallu qu'en appeler à des « langues inouïes », c'est ce que dit Prigent, conformément à l'histoire de toutes les révolutions rêvées, rêvables, chérissables : qu'elles sont nées, naissent, naîtront de langues en effet *inouïes*, faites pour fonder des mondes qui ne le seraient pas moins (la croyance, les idéalités n'ont pas disparu, elles se sont tout au plus accrues).

De ces langues *inouïes*, Christian Prigent dit bien (sinon vite : il lui aura fallu du temps, un temps d'apprentissage, un temps d'affranchissement) qu'elles ont rapport au mal. Ce n'est pas douteux, mais c'est très exactement le contraire de ce que disaient, il était à peine né, les grandes mises en paroles du parti (communiste), paroles d'une seule et juste langue : qu'il fallait qu'elles aient rapport au bien (un bien majeur, ou majuscule, etc.).

Je veux bien qu'on ne le comprenne plus (comment comprendre encore une telle histoire, qui ne ressemble qu'à celle des premiers chrétiens ou celle des admirables, des terribles hérésies). Pour autant, il n'est pas difficile de faire valoir encore, même aujourd'hui, qu'on sortait alors, encore qu'à peine, du plus grand mal. De ce mal majeur, majuscule dont la Résistance était née, et nés, avec elle, les parents de Christian Prigent, communistes en effet, communistes orthodoxes et zélés si l'on veut, autant qu'on veut, mais résistants d'abord, ce qu'il n'y a pas eu beaucoup à être et à peu près plus personne à comprendre, surtout pas les moralistes (les « nouveaux philosophes » – même époque, même temps), qui n'en veulent depuis longtemps plus rien savoir, qui ne veulent surtout pas savoir ce qu'il en aura été pour eux, en onze ans seulement, de passer de l'effondrement du nazisme, grâce, en grande partie aussi, à l'Union soviétique, à l'écrasement du soulèvement ouvrier de Budapest, de 1956. Staline était certes mort entre-temps, qui ne l'a manifestement pas été assez, longtemps encore.

Je vais redire ici, après Sylvain Santi, qui n'a que trop raison de le dire dans ce livre, en quels mots ce moralisme nouveau s'est dit alors,

qu'il revient à un poète, pas n'importe lequel sans doute de l'avis de Prigent lui-même – à Paul Éluard – d'avoir dit : « Le mal doit sans cesse être mis au bien, par tous les moyens ». Mots d'ordre de la propagande ? D'une propagande bigote ? Si l'on veut, autant qu'on veut et qu'on veut en juger vite. Mais non. Parce qu'ils sont déchirants aussi bien. Un tel *sacrificium intellectus*, consenti par d'anciens surréalistes, par d'anciens dada avec eux, ne mesure pas rien. Il mesure qu'il faut aussi avoir traversé de nouveau la guerre (d'anciens dada, d'anciens surréalistes, c'est la Seconde Guerre qu'ils auront traversée) pour consentir à ce à quoi ils ont consenti tant d'années durant : cette simplification, ce rapetissement. On en a ri et en rit encore, mais de quel rire ? Riant des couleuvres qu'ils auront en effet avalées, qu'il aura fallu qu'ils avalent jusqu'à ce qu'ils ne pussent plus rien avaler du catéchisme dont ils étaient devenus les meilleurs apôtres. Aragon par exemple ou par excellence, pour n'en appeler qu'à lui et à un livre de lui : *Le Roman inachevé* (1956), qui ne trouvera bien sûr pas grâce aux yeux de Prigent, alors ni depuis (vieux style, amphigouri des vieux alexandrins ; le pire de l'œuvre de l'auteur du *Paysan de Paris*, du *Traité du style* ou du *Con d'Irène*), Aragon dis-je dit assez quelle horreur aura été celle du communisme même pour ceux qui ont fait et feront longtemps encore semblant d'être communistes. (Qu'on se souvienne pour cela des dernières photos d'Aragon avançant seul au long des allées de la fête de l'*Huma*, vieux et *masqué*, non pas pour n'être pas vu, mais comme ne pouvant plus vouloir être vu pour ce qu'il avait lui-même dû voir). Il y a une tragédie de l'espérance communiste, avec laquelle on ne sait décidément pas comment faire, qu'on aura fuie en fait – qu'on n'aura pas pensée.

« Le mal doit sans cesse être mis au bien, par tous les moyens ». Croira-t-on qu'il n'est question là que de la littérature, de ses mots, de ses formes ? Des formes et des mots aux moyens desquels elle s'y emploierait toute, par le même mouvement ? Qu'il n'est là question que de l'une des innombrables questions politiques qui se posent au communisme et que le communisme pose ? À tort. La question est métaphysique en fait. Métaphysique, et peu de littératures le sont, l'ont été et le seront autant. Métaphysique pauvre, soit. Quand même. Le « mal », le mot n'était pas pauvre encore, dont tant, qui lui avaient survécu, avaient l'âge

de témoigner (de témoigner pour ceux qui ne lui avaient pas survécu). On peut bien décider que la littérature ne doit en rien avoir affaire au « bien », ni à rien qui lui commande, c'est le cas de Christian Prigent, c'est le mien aussi bien, il n'en reste pas moins que même ceux qui le prétendaient ne pouvaient pas prétendre, le prétendant, qu'ils pouvaient faire, d'un tel mal, rien.

Un zèle s'y est ajouté (l'idéologie a toujours su faire du zèle un art, par nature absurde, et été tenté de faire de l'art son zélateur) : qui impartira à la littérature d'y œuvrer aussi. Lequel zèle sommerá de choisir entre la littérature qui aura le « bien » en sa garde (de petits noms y suffiront pourvu que le nombre en soit grand), et ceux qui useront d'elle sans gêne, pour le « mal », parce qu'ils l'auront « élu » (peu importe que les noms en soient grands, il suffira qu'on les rabaisse). Tout sera bon dans cette lutte violente où tous les coups et tous les mots seront permis (on ne s'imagine plus une pareille violence dans les « lettres »). Les premiers diront des seconds qu'ils sont un scandale, qu'ils sont immoraux, qu'ils écrivent des « saloperies », qu'ils s'adonnent à toutes les dépravations, « cérébrales » y compris préciseront-ils (précisions d'époque), sans doute pour qu'on ne croie pas que le puritanisme seul les anime. Sartre, le cul entre deux chaises, pourra bien n'en pas réchapper davantage que Sade, Miller, Genet, mais... Kafka. Comment a-t-on pu, au sortir de la guerre (1946), se demander dans la presse intellectuelle communiste, dans la revue *Action* pour être précis, s'il ne fallait pas « brûler » Kafka ? Ce fut leur mot. Quand lui-même l'aurait été, comme ses sœurs et comme Milena Jesenská l'ont été. L'époque aurait dû incliner à la tempérance des interprétations, l'idéologie a voulu qu'elle le fût à tous les procès.

J'ai nommé Éluard, j'ai nommé Aragon, déjà : soit, avec Sadoul, Tzara, Vaillant, les noms des deux plus belles prises communistes au surréalisme (cette histoire est aussi une histoire française et une histoire de la littérature française). Ils ne suffisent pas : ne serait-ce que parce que, avec eux, tout est plus compliqué ; qui, s'ils sont fidèles, c'est-à-dire domestiques, et ils le sont le plus souvent, ce n'est pas sans regimber aussi, et même souvent, c'est-à-dire sans quand même avoir le front de faire valoir des prérogatives « littéraires » (en réalité, des goûts, des prédilections) que les prérogatives du parti, toutes « politiques », elles, ne sont pas enclines à entendre.

Préface

Ces noms que je cite, qu'il faut citer, ne serait-ce que pour que la complexité s'établisse et nous soit rendue, Sylvain Santi les cite aussi, en plus grand nombre, que Christian Prigent lui-même a cités : France, Saint-Exupéry, Gorki, Rolland, « même Valéry » (ainsi que Prigent le dit, peu sûr sans doute de ce que ce « même » pouvait vouloir dire), Maeterlinck, Verhaeren, Barbusse, Guilloux, André Stil, Ostrovski, Ehrenbourg, Simonov, Cholokhov, Marcenac, Seghers, Dobzynski, Hikmet, Neruda... D'un côté, dont il n'y a que deux, pas quatre, etc. Lesquels sont communistes en effet, ou sympathisants desdits. Lesquels surtout « ne cèdent pas au désespoir ; refusent la mélancolie, le spleen, le néant, le sarcasme ; cherchent la joie », rappelle Santi, et voient, Prigent rappelle en quels termes, « frémir partout sensibilité, élan, [...] lumière », et montrent aux hommes « la voie radieuse des étoiles ». C'est une liste, laquelle ne se comprend pas si une autre ne la justifie pas, ne la conforte pas, qu'on lui oppose en tout : Rimbaud, Joyce, Kafka, Proust, Mauriac, Beckett, Sade, Montherlant, Sartre, Camus, Malraux, Miller, Genet, Caldwell, Steinbeck, Dos Passos, Stein, Breton, Céline, Malaparte, Jünger, Plisnier... (Le seul nom qui étonne dedans, c'est celui de Malraux, lequel a recruté pour le parti, malgré lui, plus d'adhérents français que tous les écrivains français communistes réunis – par ses romans d'avant-guerre, d'avant donc qu'il devienne gaulliste – histoire décidément paradoxale.) La question est métaphysique ai-je dit. Elle est esthétique aussi, et ne l'est pas moins. Parce qu'il s'agissait en cela, non pas que le mal fût mis au bien, mais au beau, fût-il insultant – selon la leçon jamais assez reçue de Rimbaud, reçue là enfin par ceux auxquels ce bien ne suffirait pas (Prigent parmi eux).

Si peu de sens qu'aient les listes en général, et qu'aient celles-ci en particulier, on aura compris : il s'agit de faire, front contre front, que l'emporte une littérature de part en part apotropaïque, qui conjure le mal ou en détourne (quoique sans chercher vraiment à faire croire que rien puisse avoir raison de *tout* mal, ni aucune politique, pas même la politique « communiste »), sur toute autre littérature, qui, de part en part aussi bien, s'en accommode quand elle ne s'y complait pas. Effet de ce différend immédiat, violent : quiconque cédera à l'attrait de cette « autre » littérature (dévoyée, malade, décadente, bourgeoise ou, pour

parler aussi savamment que cherchait à le faire la critique réaliste-socialiste à la suite, à la botte de Jdanov : *formaliste*) ne sera pas que non communiste (le temps était passé où l'on pouvait encore l'être), mais sera anti-communiste. Il est arrivé que la littérature servît à mesurer de telles comminations. C'est, à chaque fois (le nazisme, le stalinisme), la preuve que la politique a atteint à son degré de plus grande intensité (et de plus basse bêtise). Que la littérature soit à ce point exemplaire de l'action qu'elle-même soit action.

Ces listes sont celles aussi de Prigent-père – Sylvain Santi y insiste, à raison (cet essai est aussi ou en outre *une biographie*) – qui les a faites siennes. Non pas tièdement, comme s'il s'était agi d'un article secondaire de la « règle » communiste. En réalité, en lettré qu'il était, comme s'il y était question du communisme en tant que tel, dans le détail et dans sa totalité. « Telle sera la thèse, écrit-il, que nous tenterons d'exposer dans les pages qui suivent, en montrant notamment comment, auprès de ce père, se décide pour le fils le sens d'un engagement politique de la littérature qui ne sera jamais démenti, mais sensiblement transformé ». C'est le point de départ que son auteur donne à ce livre : la difficile transformation de Prigent-fils ; lequel devra passer d'une littérature à une autre, métamorphique pour l'une, selon le Père (l'homme nouveau), anamorphique pour l'autre, selon le Fils (pour quel homme, ni nouveau ni ancien, juste pour l'homme qu'il est), lesquelles, longtemps, il trouvera qu'elles ne sont pas moins l'une que l'autre justifiées.

Justifiées, parce que ce père n'a pas moins qu'Éluard et que tout communiste fervent le « bien » à cœur. Parce que, même, il n'y a rien que ce père ait plus à cœur que la ferveur d'un tel « bien ». D'ailleurs, il n'y a personne pour nier que cet homme soit authentiquement un homme de bien, et son communisme celui d'un bon communiste ou d'un communiste authentique, exemplaire ; tous le louent pour ça, qui font de lui une sorte de saint, ce qui va de soi puisque c'est du bien et du mal qu'il est question, et que c'est la question de leur opposition cruciale qu'il règle avec le parti.

La question n'en demeure pas moins, pour le fils : comment fait-on avec cette instance du bien, quand c'est le père qui le détient et en fait l'apostolat, un apostolat magistral, qu'il fait à son fils aussi : qui, par

Préface

là, par là qu'il le fait à son fils aussi, le familialise en fait ou, en outre, le filialise et à fond, à la vérité qui le névrotise (l'instance violente du bien n'est par nature pas moins névrotique que celle du mal), obligeant ce fils d'obéir ou désobéir deux fois, d'être deux fois fidèle ou infidèle, ce qu'il faut préciser encore : fidèle-infidèle à la puissance deux dans le cas de Prigent-fils, dès le moment que celui-ci découvre à son tour la littérature, et que ce qu'il découvre dans la littérature, c'est tout autre chose que ce que Prigent-père lui avait fait découvrir, qui la découvre au point de se vouloir lui-même écrivain, qui découvre par le fait qu'on n'est fils et écrivain selon son père qu'aux conditions de celui-ci, quand on n'est écrivain qu'à ses conditions propres, ou pour dire plus juste, qu'aux conditions de la littérature, lesquelles excluent toutes les autres, filiales, morales, politiques y compris – auxquelles se mesure son inconditionnalité de principe.

À ce fils, c'est le parti qui parle sitôt qu'il écoute son père. Ventriloquie vertigineuse, si l'on y songe (le cas a été le même longtemps des fils de pasteurs, de Kierkegaard, de Nietzsche pour ne citer qu'eux, et la pastorale communiste ne le cède en rien alors à la protestante). D'autant plus vertigineuse que le père ne lui parle pas, ne parle pas en propre au fils. Que le fils ne l'entend, parlant, que parlant aux autres, autrement dit à des foules ; lequel est, au contraire, chez lui (épouse, enfants), taciturne. Comme s'il ne pouvait y avoir pour lui de parole que publique, que politique, excédant de beaucoup la parole personnelle (bourgeoise). S'y substituant.

*

Autre commencement possible : la littérature est de part en part parricide – parce que la langue héritée est par nature paternelle bien plutôt que maternelle (de la même manière que la politique était alors – est encore – essentiellement paternelle). Paternalisme surjoué : ce père-là parle d'abondance, qui est élu, tribun, orateur, etc., et l'est bien. Qui ne parle qu'aux foules, *qu'il édifie*, taciturne en privé, en famille, famille que son silence seul doit édifier. Que les foules admirent d'autant plus qu'il intimide sa tribu (qu'il réduit au silence).

Parenthèse, en forme de retour en arrière : le bien communiste, si grand qu'il se soit voulu et se veuille vaguement encore, n'est tout de même qu'un tout petit bien comparé au bien chrétien, auquel il ressemble par plus d'un trait. En tant que la « justice » qui préside à sa définition est et n'est que sociale, et, à aucun moment, ontologique. Pas un mot dans toute la littérature communiste (pas besoin de la lire toute, elle est toute pareille) pour se poser la question de la cruauté de ce qui est sans secours ; de ce qui n'est pas ni ne sera jamais rédimé par quelque « politique » que ce soit. Artaud avait, tôt, une fois pour toutes, réglé cette question, d'une phrase qu'il avait opposée à Breton, quand celui-ci, en 1927, avait décidé de rapprocher le surréalisme du communisme. Que peut résoudre la question sociale de son charnier propre ? Bataille dira de même, toute sa vie, qui dira à la fin qu'il est un « enragé » (de fait, l'enragement n'est pas communiste, qui se veut et est rationnel). Ce qui n'est certes pas fait pour intéresser le communisme en soi, ni aucun communiste, mais qui, nécessairement, intéresse la littérature et la pensée, soit Prigent-fils lui-même, alors à la croisée des chemins, entre lesquels il ne sait pas lequel choisir.

Ce Prigent fils, à la croisée des chemins, écrit, après coup il est vrai : « papa, qui péroré en gloire aux chaires et tribunes de vertu civique ». Où il faut entendre et où l'on entend bien que le père, fidèle, *péroré* (pérorera) ; et que le fils, factieux, *fictionne* (fictionnera). Prix à payer pour Prigent-fils : qu'il fasse fi du Vrai, ministère de Prigent-père, qui en dispose, qui le répand à tous, partout, autrement dit par-delà la tribu familiale ; Prigent fils, fauteur du Vrai, ou d'un tel Vrai, ou du Vrai même, fera à la fin, comme font certains mauvais fils, c'est leur faiblesse, c'est leur force aussi, ministère du « faux » (du faux du moins selon tous les pères), qu'il répandra, son ministère à lui, à son tour, non pas « aux chaires et tribunes de vertu civique », mais : *aux livres, et leurs scènes du vice*.

À quel prix cependant, c'était la question ? De s'en sentir coupable (culpabilité indélébile – il n'y en a de réelle qu'indélébile, c'est-à-dire inversement fidèle).

Parce qu'il n'y a pas moyen d'en démordre, père ou pas, la politique est le vrai, et la littérature le faux, vieille antinomie, antinomie

entre toutes, ou par excellence, déclinable à l'envi, laquelle oppose, de tout temps, le prophète à l'apôtre, l'artiste au prêtre – le saint au saint. Laquelle fait qu'il n'y a d'art, aux yeux du père, qu'à la condition que celui-ci s'accorde au vrai du monde et à son devenir (idéalisé) ; quand il n'y aura d'art, aux yeux du fils, qu'à la condition d'accorder le monde (réel) au faux ou à la fable du monde réel (condition d'un vrai suréminent).

Je reprends : se dresser contre un père *im-pératif* (ce qu'est tout père fort, et tout père plus ou moins l'est, mais celui-là l'est plus qui l'est deux fois), le *bien* peut certes le vouloir, y compris celui de la fable ou de la fiction, lesquels ne sont pas, par nature, capables d'un moindre bien ; tout se complique cependant (complication qui demeure) si l'impératif paternel est d'un bien dont même le fils s'est convaincu (or c'est le cas, là). Dès lors, même aux yeux du fils, se dresser contre est un mal, est coupable (« c'est crime, c'est péché », lui souffle la propagande). Culpabilité de la littérature, dit Bataille, dont le vrai ne peut naître que des enfances, mais dont naissent aussi des enfances définitives, que la culpabilité échoue à atteindre. Ce que Bataille appelle « culpabilité » de la littérature, il aurait aussi bien pu l'appeler son innocence.

Question à la fin de « saintetés ». De sainteté politique ou de sainteté littéraire. Les leurs s'opposent-elles ou se substituent-elles ? Elles s'ajoutent, ni plus ni moins, ou elles se soustraient : l'une comme l'autre ne pouvant qu'échouer. Échouer, parce qu'on ne suffit pas plus au bien qu'au mal et au mal qu'au bien. Qui, cela dit, pour le savoir ? Qui pour avoir voulu le savoir alors, dos que tous étaient au mur du Mal même ?

Ces saintetés ne s'ajoutent ni ne se soustraient en fait, ou c'est ce qu'il semble : « On ne devrait jamais devoir avoir honte d'avoir voulu changer l'insupportable ordre politique du monde », dit Prigent-fils plaidant après coup pour son propre cas (jeune, de militant « mao »), mais plaidant aussi bien pour celui de Prigent-père (vieux, militant stalinien), entraînés l'un comme l'autre mais l'un après l'autre, dans la même erreur, dans les mêmes errements. « Honte », non, c'est se repentir qui fait honte, mais qu'a affaire l'écrivain (écrivain) avec l'ordre du monde, quand c'est le militant qui a tout affaire avec lui. Plaidant pour lui, le fils, étrangement, plaide plus ou mieux pour le père.

Ce qui n'échappe pas à Sylvain Santi, qui écrit :

où échoient au fils les conceptions et les positions défendues par le père, desquelles le fils se détachera d'autant moins qu'il tentera de les faire siennes à force de reprises et de déplacements. Leçon, pour le dire plus trivialement, où un fils entend que son père a raison sur l'essentiel mais s'est beaucoup trompé sur les formes dans lesquelles il a espéré que cet essentiel s'incarnât.

Les formes dans lesquelles le temps, l'époque, la politique engagent sont faillibles, qui ne le sont pas, qui ne peuvent pas l'être quand c'est dans les formes de l'art qu'on s'engage. Christian Prigent ne dérogera certes jamais, après, aux exigences des formes de l'art, même s'il ne sera pas sans composer avec le discours du temps, de l'époque, de la politique qui l'y portait. C'est là un cas rare et remarquable. Il se montrera on ne peut plus libre, quoiqu'il ne cesse pas de dire aussi qu'on ne peut pas l'être autant sans se rendre coupable (presque qu'être libre à ce point est « péché », est « crime »). Ombre portée du père, décidément.

Ombre décidément portée du père, que toute sa littérature, à toute force, contredit ou dément : « La responsabilité civique de l'écrivain, dans sa forme la plus exigeante, conduit ainsi à une morale, qui elle-même débouche sur une politique ». C'est Sylvain Santi qui l'écrit, et j'ignore si Christian Prigent l'écrirait avec lui. Sans doute : « responsabilité civique de l'écrivain » fait partie de ce qu'il dit, allègue, professe. La question demeure : qui le dit, le disant ? Le père, le fils ? Les deux ? Disant quoi, au juste ? Les écrivains dont il se recommande, dans la lignée desquels il s'inscrit, ne l'auraient certes pas dit qui, pour la majorité d'entre eux, ne se reconnaissent pas d'autres responsabilités que celle que la littérature constitue pour eux, qui n'ont pas d'autre « morale » qu'elle. Qui se moquent du tiers comme du quart de toute « responsabilité ».

Jean-Pierre Verheggen a inventé ce beau mot, de sa façon, façon facétieuse (facétie anti-sartrienne) pour dire quelque chose de cette « responsabilité » selon lui et selon Christian Prigent qui l'a repris souvent : « langagement ». Beau mot pour autant qu'on y entend d'emblée quelque chose qui désigne l'engagement dans la langue ; quelque chose comme ce que dit Leiris dans « De la littérature considérée comme une

tauromachie». Qui l'est moins si l'on doit y entendre aussi, ou par surcroît, quelque chose qui engage la langue dans autre chose qu'elle-même (le même différend, ou le même heurt, immémorial). Faut-il le croire ou le craindre? Sylvain Santi ne choisit pas qui fait la part égale à la possibilité de cette croyance et à celle de cette crainte : «Langagement est ce nom qui tente, entre autres, de désigner cet horizon désiré où l'opposition entre la pulsion qui pousse à écrire et l'exigence de garder à tout prix à celle-ci un pouvoir d'intervention sociale pourrait être enfin dialectisée». La définition conviendrait certes, on ne peut mieux même (réservant cependant la part de sa réalisabilité) si un mot ne nous rapportait pas d'un coup à la vieille langue, au vieux langage, et à ce qu'il pourrait n'y avoir de pas plus vivable dans «langagement» *téixtien* que dans «l'engagement» sartrien : «horizon». Vieux style (aurait dit Beckett), vieille lune. Ne serait-ce que parce qu'il n'y a rien à dialectiser là-dedans. La langue de l'art s'oppose à la langue politique, et la langue politique à celle de l'art, non pas certes seulement en tant que l'art serait en passe de devenir tout entier un divertissement, le divertissement que le capital s'attache à en faire, avec l'assentiment de la plupart de ceux qui prétendent pourtant à l'art (utile insistance de Prigent sur ce motif maintenant essentiel), mais en tant qu'il détient en propre un vrai laid, funeste, mauvais, carnavalesque, cruel, celui-là même dont la langue politique a toujours voulu et voudra toujours à tout prix se débarrasser.

Variantes supplémentaires ou altérations à la puissance deux, et à l'essai : l'*enragement* ou l'*lanragement*.

Sylvain Santi insiste, poussant à peine Christian Prigent plus loin peut-être que celui-ci ne l'aurait voulu : «Écrire est donc un acte citoyen. Qui écrit doit prendre, en écrivant, une part active à la vie politique de la cité – il en va de sa responsabilité». C'est le contraire : qui écrit augmente le monde des mondes qu'il crée. Il ne le corrige pas, quelque part «active» qu'il y prenne. Les meilleurs y ajoutent la «beauté» que le bien ignore, et c'est suffisant, ce l'est à la condition qu'on ne leur dicte pas à quoi la beauté se juge, comme on a tenté de lui dicter à quoi le bien se reconnaît et défend. L'écrivain peut bien être engagé, il est mieux même qu'il le soit, mais il doit l'être aussi peu que possible dans son œuvre. La grande cavalerie eschatologique, il veut bien y croire (dans les meilleurs

des cas), même si (cas les plus fréquents) sa fréquentation ancienne des représentations du monde l'a prévenu contre sa réalisabilité.

Le Prigent théoricien, formidable théoricien au demeurant, revient au Père que le Prigent écrivain ignore avec superbe (le premier lui cède des parts, convenues, dont le second le prive). Bon fils *versus* mauvais fils. Bon fils qui parle de responsabilité, d'intervention sociale, de civisme, en communiste en partie repenté ou en sartrien malgré lui. Le mauvais fils aura écrit, rien ne pourra faire qu'il ne l'ait pas écrit, *Le Professeur* par exemple, défendable d'aucun point de vue, qu'aucun « communiste » (ancien ou nouveau) ne pourra défendre (indéfendable en tout état de cause) – *que Prigent père n'aurait pas pu lire*.

La question semblait pourtant avoir été résolue, avant la guerre, qui n'aurait pas dû pouvoir être reposée, après. Mais résolue par qui, et c'est ce qui a hélas permis qu'on la reposât après ? Par un surréaliste (Breton) et par un « traître » (Trotski), donnant doublement raison aux communistes. Breton et Trotski étaient convenus de ceci qui était fait pour que la révolution et l'art ne fussent définitivement plus antagoniques – au contraire, pour qu'ils se grandissent l'un par l'autre. Je rappelle en quels termes, qu'on ne rappelle pas souvent ni volontiers, qui gênent à peu près tout le monde encore : « Toute liberté en art », premier trait, lapidaire. Second, quasi axiomatique : « L'indépendance de l'art, pour la révolution ; la révolution pour la liberté définitive de l'art ». Enfin, défense et commination réunies : « Aucun impératif politico-militaire ne saurait être reçu ni promulgué dans l'art sans trahison. Le seul devoir du poète est d'opposer un NON irréductible à toutes les formules disciplinaires ». Soit, par excellence, la littérature de Christian Prigent.

Parce qu'il n'y a pas lieu de placer dans la littérature quelque croyance que ce soit, sinon celle qu'elle-même réclame. Parce qu'on ne doit pas croire que la littérature puisse rien, seulement qu'on puisse ne pas rien faire d'elle. On ne rallie aucun monde par le moyen de la littérature, on fait de la littérature le seul monde qu'on puisse rallier, où avoir un séjour. Le reste, tout le reste advient par surcroît. S'il arrive qu'une œuvre (de la littérature par exemple) ait quelque effet sur le monde, ce sera sans doute l'effet d'une œuvre qui ne se sera soucié en rien du monde, ni ainsi qu'il est ni ainsi qu'il le devrait. Le vieux boniment

Préface

prosélyte n'a que trop servi, lequel, dans ses versions modernes, voulait qu'on demandât encore et encore : à quoi la littérature est-elle utile ? – qui ne l'est à rien. Utile, voulant l'être du moins, elle se subordonne (à l'action), elle s'asservit. *Non serviam*, devise du diable. Devise de la littérature aussi, dit Bataille, parce que la littérature est elle-même par nature diabolique. Sartre aura rebattu les mêmes vieilles cartes après la guerre, avec succès mais en vain. Les cartes, ce sera le parti qui les rebattra, jusqu'à la bouffonnerie, alignant les meilleurs des écrivains qui le soutiennent sur les pires que Jdanov leur donne en modèle. Aragon rechigne, plus qu'on ne croit, qui en sait quelque chose, qui ne permettra pas qu'on écarte ou accuse, par exemple : Flaubert, Baudelaire, Stendhal surtout qu'il aime, au profit des romans de Stil, Parmelin, Daix, qui sont tous aussitôt inexorablement tombés dans l'oubli (qui avaient déjà assez « servi »). Quelle réponse ? Ne pas faire de la politique au moyen de la littérature, mais faire de la politique un moyen supplémentaire de la littérature. Pas une réponse, un pari. Pari risqué, qu'il n'y a que la littérature à avoir l'audace de faire. Faire que la politique serve à la littérature et non le contraire. Que les livres politiques qu'un écrivain s'aventurera à écrire, on voie que ce sont des livres de littérature encore, et les siens. Pour cela : penser la politique au moyen de la littérature, pas le contraire. Et citer des écrivains, des écrivains seuls ou presque, en pagaille, et pas Marx et pas Lukacs, etc., qui n'y ont rien entendu. Kafka a-t-il jamais parlé de politique ? Pour ainsi dire jamais. Pourtant il y a dans Kafka plus de moyens possibles de penser la politique, qui fut celle de son temps comme elle sera celle du temps qui viendra après. Pourquoi ? Parce que la littérature a le mal en propre, et parce que c'est ce qui lui permet de penser le mal propre à toute politique. Une seule phrase de Kafka, pour l'illustrer et pour s'en convaincre : « La bête arrache le fouet au maître et se fouette elle-même pour devenir maître et ne sait pas que ce n'est là qu'un fantasme produit par un nouveau nœud dans la lanière du maître ». De La Boétie à Foucault, de Foucault à Debord, de Debord à..., mais en une phrase, une seule.

J'ai acheté *Voilà les sexes* en 1982 ou 1983, pas le premier des livres de Christian Prigent, mais le premier que j'ai lu de lui, dont j'ai lu la plupart depuis. L'avant-garde vivait encore, alors, qu'il incarne, que

TXT incarne, dont je ne croirai plus qu'elle vit cinq ans plus tard, en 1987, quand je créerai la revue *Lignes*. Ne présentant en rien le premier numéro de celle-ci, pensant que rien ne peut plus être « présenté » dans et de cette histoire – histoire essentiellement politique – à laquelle j'appartiens tout entier encore, et n'appartiens pas moins aujourd'hui, ne croyant pas déjà qu'il y avait encore quelque histoire que ce soit à l'avant-garde de laquelle cette revue aurait été, quand Christian Prigent pouvait croire le contraire, était justifié de le croire, un peu moins de vingt ans plus tôt, quand il a créé TXT (en 1969). N'étant pourtant pas moins que lui alors convaincu que c'est aux formes, de l'art et de la politique, qu'il revient de constituer du devenir. À cette différence près cependant : *on ne peut plus séparément*. Soutenant que l'intellectuel doit s'engager, mais l'écrivain pas. Que la politique engage les formes seules de l'intellectualité (de la pensée), mais pas celles de la littérature (de l'art). Que c'est à la condition que les formes de la pensée et les formes de l'art ne soient pas engagées pareillement que celles de la politique qu'un destin ou un devenir des unes et des autres a quelque mince chance de répondre à l'attente dans laquelle Prigent se tient, et moi avec lui : de leur commun devenir.

Je relis la quatrième de couverture de *Voilà les sexes*, janvier 1982, et lis en 2019 comme alors :

VOILÀ LES SEXES est une sottie : les Fous s'agitent et jouent l'Action du sexe : accélérations des effets de langue « sexuelle », avec dérapages contrôlés et carambolages idiots. Singeries des signes d'Éros. Naufrages des litaneries sexy, sexistes, stéréocédipisées.

Sur la scène, peinturluré, le totem hilarant du souci sexuel. Dans le langage, une sorte de torsion qui fait surgir la pornographie du fond verbal. En fosse d'orchestre, un rythme obtus, tapant comme un sourd un sac de son.

Où s'entend Rimbaud, la leçon de Rimbaud, où ne devrait s'entendre qu'elle pour que quelque son que ce soit doive à la littérature et à la littérature poétique – à sa pandémonie. Où j'entends mieux la leçon, en 2019, sitôt que j'altère cette séquence en remplaçant « sexe » et « sexiste » et « sexuel » par « politique ». Ce qui donnerait :

Préface

VOILÀ LES POLITIQUES est une sottise : les Fous s'agitent et jouent l'Action du politique : accélérations des effets de langue « politique », avec dérapages contrôlés et carambolages idiots. Singeries des signes de la Polis. Naufrages des litaneries militantes, politistes, stéréocédipisées.

Sur la scène, peinturluré, le totem hilarant du souci politique. Dans le langage, une sorte de torsion qui fait surgir la pornographie du fond verbal. En fosse d'orchestre, un rythme obtus, tapant comme un sourd un sac de son.

*

Par où entrer dans l'œuvre imposante, qui s'imposera, de Christian Prigent ? Par ce livre de Sylvain Santi par exemple, où tout entre déjà, en totalité ou en partie, de ce qui la constitue : poèmes, récits, essais, théories et... politique. De ce qui fait ses liens, parfois contradictoires.

Imposante, qui s'imposera : pas au point cependant de sauver tous ni même peut-être quiconque. J'ai voulu dire que ce n'était pas là sa tâche, même s'il n'y a pas d'écrivain (authentique) qui n'en rêve aussi. On ne sauve pas tout ni tous, écrivant (euphorie risible d'un moi qui ne se connaît plus, qui prétend s'étendre). Tout au plus se sauve-t-on. J'aime cette phrase de Santi : « Écrire sauve la vie. Une vie sauvée est une vie appropriée, une vie transformée par l'écriture, une vie dont on a fait quelque chose en écrivant, une vie qu'on a fait sienne. Une vie sauvée est une vie à laquelle on a imprimé sa manière ». Du point de vue que Santi énonce, la vie de Prigent est sauvée et le restera, même s'il n'est pas sûr qu'elle satisfasse toute l'ambition des Prigent, père et fils, qui auront voulu plus que se sauver seuls. Déception à laquelle se reconnaissent ces années et ceux qui les auront vécues. À dire vrai, cette reconnaissance aura été le seul « communisme » de celle-ci et ceux-ci.

Michel Surya

Écrivain, philosophe,
fondateur et directeur de la revue Lignes